



De l'héroïsme au courage intérieur

Entretien avec **Gaëlle Jeanmart**



Philosophe, Gaëlle Jeanmart est maître de conférences à l'université de Liège. Ses recherches portent avant tout sur la philosophie morale, plus exactement sur la généalogie de la morale. Elle est un membre actif de PhiloCité, association de jeunes chercheurs qui organisent des ateliers de philosophie pour les enfants et les adolescents, qu'ils accompagnent d'une réflexion philosophique et politique sur la pédagogie. Elle est co-auteur (avec Thomas Berns et Laurence Blesin) de Du courage. Une histoire philosophique, Les Belles Lettres, 2010.

Vous avez montré dans vos travaux que le courage n'était pas une notion homogène, mais que son contenu variait en fonction des époques et des contextes. Ainsi vous distinguez les façons grecque et chrétienne d'envisager le courage. Autant la première est à la recherche de l'éclat et de l'héroïsme, autant la seconde est une résistance au découragement dans la vie quotidienne, à la fatigue de l'existence. Pourriez-vous nous donner quelques exemples de cette distinction ?

Notre tendance est de définir les termes comme amour, courage, bienveillance, travail, etc. comme s'ils renvoyaient à une réalité fixe. En réalité, le sens des mots varie avec les cultures et les époques – ce qui est le cas pour le mot « courage ». En effet, tout au long de l'histoire, on voit apparaître des profils très différents de la notion de courage. Chez les Grecs, *andreia* nomme d'abord un courage viril (*andreia* vient de *aner*, homme), un courage militaire. Comme si le lieu même du courage est le champ de bataille. Et sur ce champ de bataille, le geste est éclatant, héroïque. Achille, le héros d'Homère, est la figure du héros par excellence. Il n'est pas pour autant responsable de son courage puisque ce sont les dieux qui le lui insufflent. Pour nous, cette notion de courage qui ne nécessite pas que l'individu fasse preuve d'effort et de volonté, est inhabituelle. Un courage qui, finalement, n'est pas une vertu au sens où nous l'entendons – c'est-à-dire une qualité spécifique de l'être humain, une sorte d'idéal de conduite qu'il s'efforce d'incarner et qui fait sa qualité morale.

C'est progressivement que la notion s'intériorise et que le champ de bataille sur lequel on fait preuve de courage devient intérieur. Chez Platon, par exemple, on trouve cette intériorisation : « La victoire sur soi-même est de toutes les victoires la plus belle » (*Lachès*, dialogue sur le courage). Le courage équivaut à résister à la peur, à faire passer avant la vie une valeur plus haute. À son procès, Socrate ne cherche pas à éviter la mort, parce qu'elle impliquerait des renoncements à ce qu'il a toujours jugé essentiel : « Ce n'est pas la mort, qui est à craindre, Athéniens,

car elle court plus vite que nous, mais l'injustice ; moi, je sortirai d'ici juste mais condamné à mort par vous et vous, vous sortirez vivants, mais condamnés à l'injustice. » L'objet du calcul intime de nos actes n'est pas nos chances de vie ou de mort, mais comment agir justement – ce qui implique de résister à la peur de mourir. Ce courage devient à la fois plus intérieur et du coup moins visible. C'est dans cette ligne que les chrétiens développeront également la notion de courage.

Le découragement, la peur, la mésestime de soi, sont des pathologies de l'âme. Elles handicapent nos possibilités de vivre courageusement. Selon vous, la philosophie pourrait être envisagée comme une « thérapie de l'âme ». Et vous exposez des voies pratiques : méditation, retraite, examen de conscience, pratique des épreuves. Pour chacune d'entre elles, pourriez-vous expliquer en quoi elles peuvent intéresser le courage ?

Tout l'enjeu des thérapies de l'âme, c'est celui de la transformation de soi. Comment devenir plus juste, plus vertueux, plus courageux, etc. C'est évidemment très compliqué : on semble condamné à soi-même, à son caractère, à ses défauts et ses qualités. Quand on évoque la méditation philosophique ou l'examen de conscience, on évoque des pratiques quotidiennes qui refusent cette assignation à soi-même ; ce sont des pratiques qui partent de l'idée que philosopher, c'est réaliser son humanité. Pour devenir plus humain, nous devons nous transformer. Comment ? La répétition est importante. Nous prenons soin de notre corps quotidiennement. Pourquoi ferions-nous moins pour notre âme ? Et pour que l'exercice soit thérapeutique, il doit prendre les pathologies dont nous souffrons en charge et définir ce qu'est la santé. Méditer sans ces questions, c'est méditer sans cadre, comme si le bonheur était la clef unique de notre vie.

Pourriez-vous nous parler de la vision chrétienne du courage ? Quels sont les principaux exercices qu'elle propose pour faire grandir cette vertu ?

Les chrétiens se sont inspirés des pratiques philosophiques antérieures, puis les ont modifiées à leur façon. Prenons l'examen de conscience : c'est une pratique philosophique ancienne, qu'on trouve déjà dans le pythagorisme et qui est très développée dans le stoïcisme impérial. Il faut s'examiner tous les soirs pour ne pas laisser le sommeil engloutir notre vie sans un moment de recul. Comment s'examine-t-on ? Chez les Grecs, en particulier les stoïciens, on a des traces de ces pratiques : il s'agit d'un examen des actes. La question à s'adresser en fin de journée est la suivante : mes actions d'aujourd'hui correspondent-elles aux principes que je me suis donnés ? Et, le cas échéant, quels exercices dois-je m'imposer afin de parvenir à une correspondance plus parfaite ? Cet examen est l'occasion de mesurer la distance entre les principes et leur mise en œuvre concrète pour nous imposer les exercices utiles à la résorption de cette distance. Concrètement, cet examen peut être réalisé en trois étapes, qui examinent trois registres de l'activité humaine : la diététique, l'économique, l'érotique, sur le modèle offert par Marc-Aurèle dans ses lettres à son maître et directeur de conscience, Fronton.

Chez les chrétiens, il s'agit plutôt d'un examen des pensées. La question à s'adresser est : quelles pensées mauvaises m'ont agité lors de cette journée ? Et le soupçon doit être porté dans tous les recoins de l'âme, où le mauvais peut se donner les apparences du bon ! Concrètement, cet examen est focalisé autour des huit pensées mauvaises d'Évagre le Pontique, au tout début du Moyen Âge et, plus tard, des sept péchés capitaux. Ai-je fait preuve de concupiscence ? De paresse ? D'avarice ? De colère ? De gourmandise ? D'envie ? D'orgueil surtout ? Car c'est le pire des vices, qui nous conduirait à penser que nous sommes bons, que nous avons achevé notre tâche morale. C'est l'humilité qui est le ferment de la vie morale. La conscience d'être *humus*, terre, ver de terre même, nous permet de progresser sur le chemin de la vertu, nous permet de nous redresser, de nous corriger moralement, à travers la honte éprouvée face à ces pensées mauvaises avouées au confesseur.

Dans cette perspective, ne considérons-nous pas le découragement – comment résister à la lassitude, à la paresse, à la perte du goût de la vie – plutôt que le courage – selon la notion grecque, dans le sens de comment être plus courageux demain qu'aujourd'hui ?

Avec cet examen des fautes et des vices dans la confession qui, auparavant, n'existait pas, les chrétiens ont inventé un nouveau rapport à soi dont nous sommes les fruits. Et pour moi, philosopher aujourd'hui, c'est découvrir nos propres lignes de fuite, celles qui nous mobilisent, qui nous enthousiasment. Par exemple, les exercices proposés par la philosophie antique nous aident à donner une forme, un cap à notre existence.

Selon vous, que dit-on réellement lorsque nous souhaitons « bon courage » à quelqu'un ?

Lorsqu'on dit « bon courage », cela sous-entend qu'il y a une difficulté de l'existence, qui peut être le simple fait de se lever le matin. Il va falloir avoir du courage pour supporter ce qui nous attend, le programme de la journée, la difficulté de nous mobiliser pour faire face à nos engagements. On ressent une douleur d'exister, et il va falloir qu'on mobilise tout notre courage pour la dépasser. Cette expression est proche du courage chrétien. Parmi les huit pensées mauvaises dont j'ai parlé, il y a celle que l'on appelle « l'acédie », qui s'exprime par le découragement, le manque de désir, le sentiment de se faire avaler par l'existence. Traditionnellement, l'acédie était un péché qui concernait l'engagement moral du moine : il ressent que sa quête spirituelle n'a plus de sens, ou ne le mobilise plus suffisamment. Il traverse alors une crise. Mais c'est un sentiment qui peut tous nous toucher. Nous n'avons pas besoin d'avoir fait un choix radical pour ressentir cette impression que nous n'avons pas choisi la bonne voie, que nous n'avons pas l'énergie de faire ce que nous devrions faire, et d'être envahis par un sentiment de découragement.

Vous-même, dans votre quotidien, et dans les conditions liées à la crise sanitaire, quelles sont les armes du courage que vous vous forgez ?

Il y a certaines choses que je ne crains pas. J'ai eu le Covid et des difficultés à respirer, mais je n'ai pas vécu cela dans l'angoisse de la mort. Je n'ai pas même dû lutter pour dépasser une peur qui serait primale, parce que j'étais un peu stoïcienne dans l'âme. J'accepte le décret des choses. Si je fais partie des cas compliqués, eh bien c'est comme ça ! J'accepte d'épouser le cours du destin. Peut-être pourrait-on dire que j'ai pu m'appuyer sur ma pratique philosophique, qui a transformé mes peurs. La philosophie n'est pas une simple gymnastique intellectuelle !

L'enjeu de la philosophie est aussi la transformation de soi. Il me semble que philosopher doit permettre de travailler sur nos affects, qui s'imposent à nous indépendamment de tout contrôle.

Des peurs me sont apparues comme plus essentielles que celle de mourir. Et la question a été de savoir comment répondre à ces dangers qui nous menacent : comment saisir les opportunités d'une autre définition de l'essentiel et de l'accessoire que celle que nous proposent nos gouvernements libéraux ? Comment lutter par mon comportement et mes actes pour que la société ne devienne pas inhumaine et ne perde pas son ancrage démocratique ? Comment restaurer un système de soins de santé qui se fissurait déjà par tous les bords avant la crise et éviter de le privatiser plus encore, laissant s'affronter des logiques de rentabilité et des logiques de soin, qui mettent les soignants dans des dilemmes permanents ? Comment éviter que le droit d'exception, qui s'impose en dehors des règles démocratiques, ne devienne un droit normalisé ? Comment éviter le basculement de l'enseignement vers le numérique, qui a fait des jeunes des cobayes assignés à leurs écrans, au risque d'y perdre la santé mentale, et au mépris de l'importance cruciale des relations affectives dans la pédagogie ? C'est là un courage plus politique, socratique peut-être.

En ce moment, en pleine crise sanitaire, la vision chrétienne du courage pourrait également être mobilisable pour une autre forme de courage : le courage de supporter des contraintes et un manque de liberté, le courage de croire que quelque chose vaut la peine d'être vécu, alors que pour certaines personnes le sens de leur existence est complètement remis en question. Des priorités ont été définies et un grand nombre de personnes ne peuvent plus travailler ; elles ont perdu le sens de leur activité quotidienne. J'ai de l'empathie pour tous ces gens, dont certains sont des proches.

Pour ma part, le courage qui me mobilise, c'est un courage à l'ancienne, qui nous permet d'affronter nos peurs. Il me semble que dans cette période-ci, il y a vraiment un enjeu concernant la peur, sur laquelle la communication gouvernementale et médiatique joue. Comme Socrate, il me semble utile de mettre en balance la crainte de la mort avec, par exemple, le risque d'une société dans laquelle le relationnel passe à la trappe, dans laquelle la délation passe pour du civisme. Cela ne fait-il pas froid dans le dos ?

Dans un entretien accordé au *Monde*, vous disiez : « D'une certaine façon, le courage est à la

mode. C'est la seule des quatre vertus cardinales (les trois autres étant : la prudence, la tempérance et la justice) qui nous intéresse encore. Est-ce qu'on se dirait tous les matins : "Soyons tempérants !" Certainement pas. Mais alors, que cherche-t-on à entretenir ou à valoriser avec l'injonction au courage ? » Pourriez-vous développer cette idée ?

Effectivement, on voit réapparaître une injonction au courage. Cela va avec une représentation de l'homme rationnel qui serait capable de se diriger lui-même. Qui doit être pour lui-même comme une petite entreprise. C'est une représentation sur laquelle on peut s'appuyer pour que les gens gagnent leur vie, affrontent la maladie ou à n'importe quelle situation avec détermination. Mais quelle est cette mobilisation qui rend courageux ? Ce n'est parce qu'on dit à quelqu'un « sois courageux » qu'il en a effectivement les armes. Car cette forme d'injonction peut, tout au contraire, le rendre impuissant à se mobiliser. La question que l'on peut se poser est : dans quelle situation puis-je effectivement faire preuve de courage ? Si, par exemple, on est solidaire d'un idéal, d'un combat commun, qui nous porte tous, on est capable de faire preuve de courage, car quelque chose nous apparaît comme méritant des prises de risques supérieures à notre propre vie. On peut aussi l'être parce qu'on y est acculé, tout simplement. À l'incitation à la responsabilité et au courage, je préfère la considération des conditions qui permettent d'être courageux. C'est une façon plus sociale de poser la question des vertus individuelles, qui ne naissent pas de nulle part.

Aujourd'hui, nous sommes contraints à la distanciation sociale et à l'interdiction de nous regrouper. Cette situation inhibe les partages conviviaux et affectifs d'idéaux. Et donc le courage !

Oui ! Tous les processus par lesquels on atomise la société dissolvent les possibilités de mobilisation collective de fabriquer du courage.

Propos recueillis par Nathalie Calmé